

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Revue du Mois

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 379-383

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# Revue du Mois

Noël ! Ce nom seul, ami lecteur, n'évoque-t-il pas à votre esprit les meilleurs et les plus doux souvenirs ? Ne se présente-t-il pas, à vos yeux, avec des visions de paix, de concorde et d'amour ? La terre enveloppée dans son linceul, semble elle-même se recueillir et se plonger dans un profond silence pour nous permettre à tous de saisir une fois de plus, l'écho des voix mystérieuses qui sur le berceau d'un enfant, annoncé par les prophètes, proclamaient la gloire de Dieu au plus haut des cieux et annonçaient aux hommes « de bonne volonté » le don divin de la paix.

Noël ! N'est-ce pas la fête du cœur ? Pour un enfant, c'est Jésus dans sa crèche, c'est le sapin symbolique qui s'allume, c'est la réalisation de rêves longtemps caressés. La joie, l'allégresse, le bonheur, choses si rares dans la vie des riches comme dans l'existence pénible des humbles, ont choisi ce jour pour reprendre, au moins pour quelques heures, leur place au foyer domestique qui n'a pas perdu la croyance au mystère de la Divinité.

A la ville, à la campagne, dans les salons et dans les chaumières, sur terre et sur mer, Noël est accueilli avec transport : et depuis deux mille ans c'est comme cela. Il faudrait être des hommes sans entrailles, des esprits mauvais, des cœurs sans amour et sans pitié — non pas pour se soustraire à l'influence de Noël — mais pour étouffer la joie que cette fête éveille dans les âmes et pour détruire tout ce qui la rend chère au monde que le Christ a sauvé et que le Christianisme, issu de son cœur, à régénéré et civilisé. Hélas ! Hérode qui voulut faire mourir l'Enfant-Dieu et assassiner, dans ce but, tous les nouveau-nés de son royaume a rendu jaloux l'homme qui gouverne la France, à cette heure : hier il s'appelait Emile Combes : aujourd'hui il se nomme Clemenceau.

Qu'importent à cet homme les souvenirs de la fête de Noël, que lui importent le culte, la tradition et la foi du Messie ? C'est le dernier de ses soucis et s'il y pense, c'est, comme Hérode, pour faire mourir tout ce qui touche à ce grand héritage de croyances qui nous vient de Bethléem. Comment expliqueriez-vous, sans cela, la fureur dont il poursuit les évêques et les curés de France, et le successeur de Pierre à Rome ? Les évêques avaient des demeures qui leur avaient été données par leurs prédécesseurs ou par la générosité des fidèles : Clemenceau mobilise la gendarmerie et la troupe pour les en faire sortir. Chaque paroisse possédait un presbytère pour le curé : des générations de prêtres pieux, dévoués s'y étaient succédé au service des âmes et de l'Eglise : Clemenceau ne peut tolérer cet « abus » : il en décrète la suppression. Les églises bâties par le peuple, pour le peuple, gênent M. Clemenceau : il songe à les fermer. Ou du moins tout ce qu'il fait, toutes les lois qu'il forge poursuivent ce but : entre ses mains la loi devient une massue qui brise tout ce qu'il trouve sur son chemin, il va plus loin et pour occire les curés il chasse de leur grands, et petits séminaires, les aspirants au sacerdoce. M. Clemenceau ne recule devant rien, et le 13 Décembre dernier, il étonne le monde diplomatique par le sans-gêne révoltant avec lequel il viole la demeure privée de Mgr

Montagnini, le dernier représentant du Saint-Siège à Paris, il se croit Napoléon et fait conduire ce prélat à la frontière, espérant qu'on comprendrait qu'en ne pouvant atteindre la personne auguste du Souverain Pontife il se « revanche » sur la personne d'un de ses serviteurs, oubliant que ce prêtre distingué avait obtenu d'un de ses prédécesseurs le Cordon d'Officier de la Légion d'Honneur pour Services rendus à la France, à l'étranger.

Et après tout cela que nous ne pouvons que résumer à la hâte : on voudrait nous faire croire que M. Clemenceau n'agit ainsi que pour punir les prêtres d'avoir obéi à leurs évêques et au pape plutôt qu'à la loi de Séparation ? Allons ! Il y a une telle ressemblance morale — et même physique, regardez-le bien ! — entre M. le président du Conseil et Bismark — que pour connaître le fond de la pensée du premier, il suffit de se rappeler les motifs invoqués par son modèle de Berlin qui, lui, avait au moins la franchise d'avouer sa haine contre l'Eglise de Rome, à l'époque déjà lointaine du Kulturkampf prussien.

Oh ! nous ne nous trompons pas. Ce n'est pas la puissance « politique » du Vatican qui empêche Clemenceau de dormir : il sait bien qu'elle n'existe plus ou que si elle a survécu, dans certains milieux, c'est plutôt une apparence et un fantôme qu'une réalité. Ce qui trouble le « Maître » c'est l'autorité morale, c'est la puissance toute spirituelle qui de Rome, s'étendent dans toute l'Eglise catholique. Nous avons fini de nous laisser prendre à la friperie des mots.

Pour nous, enfants de l'Eglise, le pape n'est pas un « étranger » au sens qu'on prête à ce mot dans certaines chancelleries : et quand on nous appelle « romains » on joue sur les mots. C'est un truc d'avocat à bout d'arguments sérieux : c'est une ficelle usée à force de la tirer : c'est une blague, et voilà tout. Lorsque, dans nos églises nous chantons la gloire de nos aïeux, nous ne disons pas : Je suis Romain... mais... je suis chrétien : et ce que l'apôtre St. Paul pouvait dire, en toute vérité devant ses juges et ses bourreaux, nous ne pourrions pas l'invoquer devant les nôtres le jour où ils nous demanderont notre origine et notre nationalité.

Mais en chargeant M. Clemenceau de tant de crimes et en lui prêtant (mais pas gratuitement) de si noirs desseins, reconnaissons toutefois qu'il y a, chez cet homme, une connaissance assez sérieuse du cœur humain. Il lui en coûtait beaucoup d'assister au sommeil léthargique des Catholiques français et il a voulu les secouer un brin. S'il a chassé les évêques de leurs palais et s'il a arraché le nonagénaire Cardinal de Paris de son fauteuil de malade pour le faire déménager, c'était pour donner aux fidèles de France l'occasion de manifester leur Foi et permettre, en particulier, aux Parisiens, de faire à leur archevêque un cortège triomphal, sur cette avenue merveilleuse qui mène aux Invalides, à deux pas du tombeau de l'Empereur.

S'il a verbalisé contre les curés qui célébraient la messe dans leurs églises, c'était « pour la forme » et uniquement pour voir s'il y avait encore des « pratiquants » en France : et vous savez s'il y a réussi. S'il a enlevé, d'un seul coup, sept cent millions de francs, au clergé, aux institutions, aux pauvres de France, c'était sans doute pour n'avoir rien à envier à Waldeck Rousseau et à Combes qui avaient croqué le milliard des Congrégations, mais aussi pour constater que la générosité

chrétienne survivait à de pareils orages : et il apprendra cela comme le reste.

S'il a fait et s'il continue cette guerre au catholicisme, il a cédé au mouvement de certains esprits qui viennent à se rendre compte de la vitalité de cette forme religieuse : d'Amérique comme d'Europe, des milliers de mains se sont tendues vers les persécutés d'hier, vers les affamés de demain : et si M. Clemenceau n'est pas affligé de surdité il doit être édifié de ce concert unanime de protestations qui va vers les martyrs de la liberté de conscience pour les féliciter et les encourager.

Allons M. Clemenceau : continuez. Votre premier coup de canon a eu un succès auquel vous ne vous attendiez peut-être pas et le coup de chapeau que vous avez tiré au pape, dans une de vos dernières improvisations, à la Tribune française a fait découvrir des têtes qui depuis longtemps avait peur de l'enrhumer... pour si peu. Continuez, M. Clemenceau, et ne craignez pas de frapper : des coups comme les vôtres ressusciteraient des morts, et en France. Dieu merci, ils ne sont pas tous morts ceux que vous vous prépariez à enterrer le plus « civilement » que possible. N'épargnez personne : votre cœur est solide et puisque vous avez pu faire pleurer, sans être ému vous-même, des milliers de femmes que vous avez chassées de leurs écoles, vous ne serez pas secoué devant les évêques à cheveux blancs et les lévites en surplis que vous mettez hors la loi, que vous menacez de mettre hors de France. Allez y gaîment ! Que faites-vous de l'armée ? Elle n'attend qu'un mot de vous pour tirer. Contre le mur, ces chiens de chrétiens, ces calotins de malheur : en joue, feu ! Si vous tardez encore vous pourriez bien assister à vos propres funérailles... politiques et civiles, elles aussi ! Paris est habitué aux barricades, à la Commune, à la Terreur, et vous le savez mieux que n'importe qui.

Il vous reste si peu à faire pour ramasser la Couronne du Vainqueur et pour être couronné de lauriers. Et vous qui faites voter la translation des cendres de Zola au Panthéon parce qu'il a pris la défense d'un innocent, pour la seule page propre qu'il ait écrite dans sa longue carrière d'écrivain, quels droits n'auriez-vous pas à la reconnaissance de la nation, débarrassée par vos soins, du joug de Dieu, du fardeau de la Croyance, et lavée de la tache que le baptême de Clovis a imprimée à son front !

Nous ne nous sommes étendu sur M. Clemenceau que pour bien fixer la figure de l'exécuteur émérite des révolutions occultes du Grand Orient dans la mémoire de nos lecteurs. Jusque dans la postérité la plus reculée il portera, devant l'impartiale histoire, la responsabilité des faits « glorieux » qui ont marqué les derniers jours du « Concordat » et les premières heures de l'Ere Nouvelle. Les « Canonades » de Clemenceau... c'est tout un poème : elles seront, à jamais, citées dans le « Manuel » du XX. siècle comme assaut incomparable livré à l'œuvre du Galiléen Jésus.

Noël ! Noël ! voici Noël !

... Et pendant que la France assistait à ce spectacle, à cette lutte, l'empereur Guillaume II faisait un coup d'Etat et renvoyait devant leurs électeurs les députés du Reichstag qui n'avaient pas jugé à propos de voter les quelques millions de marks et l'augmentation de troupes qu'il leur demandait pour continuer la guerre contre les Herreros.

Dissoudre le Reichstag pour cela est un acte de souverain et de souveraine imprudence car, en Allemagne, comme ailleurs, certaines idées émancipatrices font du chemin et le suffrage universel, convoqué pour -e 25 Janvier 1907, pourrait bien renvoyer les mêmes députés sur les mêmes bancs et alors, quoi ? Il va sans dire qu'on a fait endosser au « Centre » la possibilité de la mauvaise humeur impériale : on a même cherché et on cherche encore à agiter le spectre noir (si toutefois il y en a de cette couleur) il y a le spectre rouge. Celui-ci, ma foi, pourrait bien voir, dans les prochaines élections, un moyen de gagner du terrain et de préparer l'échéance inscrite dans son programme.

... Alphonse XIII a de la peine à se créer un ministère stable et durable ; il en a un nouveau tous les mois, quelquefois même tous les quinze jours. On voudrait le pousser, lui aussi, dans une lutte contre l'Eglise en lui faisant éditer des lois contre le Clergé. Jusqu'ici il n'a pas l'air d'y couper et il n'y coupera peut-être pas : mais, c'est égal, il doit se dire que le métier de roi constitutionnel n'a rien de bien attrayant puisqu'il ne peut même pas se payer une pacifique lune de miel et qu'il a tout à craindre des meneurs et des anarchistes qui germent sur son territoire. On ne peut que trembler pour son inexpérience et sa jeunesse et on lui souhaiterait un entourage capable de le soutenir efficacement.

Le roi d'Italie, tout comme son cousin d'Espagne, ne couche pas sur un lit de roses et la manifestation que les « partis avancés » avaient organisé devant la statue de Giordano Bruno, sous les fenêtres du Palais Farnèse, demeure de l'ambassadeur de France, en « l'honneur du grand Clemenceau » a dû l'amener à de sérieuses réflexions sur les dangers qui menacent sa couronne et son pays. Il a fait tout ce qu'il a pu pour enrayer le mouvement nettement révolutionnaire et il y a réussi : ma ! On recommencera une autre fois. La révolution, c'est comme les tremblements de terre : quelques petites secousses d'abord, puis le chambardement final. Bonne année Sire ; et que Dieu vous garde.

Le Sultan se meurt à Constantinople ; le Shah de Perse agonise à Téhéran, Pauvres rois ! Si haut placés ils n'en sont pas moins que nous, exposés aux intempéries des saisons ou aux caprices d'un tout petit microbe ; et encore ils deviennent de plus en plus rares ceux qui meurent dans leur lit.

Noël ! Noël ! voici Noël !

Ne dites pas, chers lecteurs et fidèles lectrices des Echos, que votre chroniqueur « déménage » ou que sa tête s'en va : il a mal au cœur et ça suffit, pour rendre « noires » les idées qui lui traversent l'esprit... Et comment voudriez-vous qu'il en fût autrement, à l'heure où Clemenceau gouverne et dirige l'opinion, à l'heure où des journalistes, qu'il voudrait aimer, traitent de badauderies les explosions de la foi chrétienne, à l'heure où il entend crier la haine, sangloter l'innocence, violer la justice, honnir le Christ, et insulter son œuvre ?

Ne croyez pourtant pas qu'il se décourage. Il n'en a pas le droit et il espère en l'avenir. Et c'est dans cet espoir qu'il s'unit à la « Rédaction » des Echos pour vous souhaiter une bonne et heureuse année.

A vous d'abord, Monseigneur de Bethléem, dont le titre seul est un appel à la joie sereine, au calme bienfaisant, à l'espérance chrétienne !

A vous, Messieurs les Chanoines, les dignes fils de cet évêque vénéré, à vous les maîtres dévoués de la jeunesse confiée à vos soins !

A vous, amis connus et inconnus, qui depuis bien des années travaillez à semer, dans les « Echos, » la bonne parole de la vérité.

A vous, jeunes gens, qui connaissez notre dévouement et qui ne vous doutez pas des prières ferventes et nombreuses que nous faisons monter vers Dieu pour votre avenir !

A vous tous, lecteurs et amis de nos chers « Echos » bonne et heureuse année ! et que Dieu vous garde !

L.W.